



SOMMAIRE : Histoire d'un vieil hôtel (gravure). LOYS DE KERVAL. — *Malgré lui*, nouvelle (suite). HENRY DESCHAMPS. — *André Hofer* (fin). MAURICE GRANDJEAN. — *Un Grand Crime*, nouvelle (suite) (gravure). M^{lle} LOUISE MESSAT. — *Chronique historique* : Dix Ans de la vie d'une femme pendant l'émigration. HENRI WELSHINGER. — *Le Vieux Donjon*. M. VERDIER. — *Chronique*. HYACINTHE LE FRANC. — *Problèmes et Jeux d'esprit*.

HISTOIRE D'UN VIEIL HOTEL

En 1498, à l'avènement de Louis XII qui épousa Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII, l'église Saint-Sulpice n'était qu'une humble chapelle. La reine Anne d'Autriche posa la première pierre de l'édifice actuel en 1633; les tours datent de 1749 et 1777. Au quinzième siècle, la partie de la rue Bonaparte traversant la place aujourd'hui, en longeant la mairie et montant jusqu'au Luxembourg, s'appelait *Ruelle tendant de la rue du Colombier à Vignères*. Vignères était un clos que le jardin commencé par Desbrosses a englobé. La ruelle longeait le clos Férou situé où s'étendent, depuis leur fonda-

tion sous Charles X, les bâtiments et les dépendances du séminaire de Saint-Sulpice. Elle devint la rue *Henry-du-Verger*, du nom d'un bourgeois y logeant, puis celle du *Jardin-Saint-Sulpice*, celle des *Jésuites*, et enfin celle du *Pot-de-Fer* en raison de l'enseigne d'un marchand de poteries. La dénomination de rue *Bonaparte* n'a été acquise à ce tronçon que lors du percement qui a prolongé en ligne droite jusqu'au Luxembourg la voie qui part du quai. Ces travaux datent de la première moitié de notre siècle.

Au XVIII^e siècle, si nous fouillons l'historique des immeubles compris à l'heure présente sous les n^{os} 88 et 90 — et cette étude, nos lecteurs vont en juger, n'est pas sans intérêt, — nous y trouvons installé un grand personnage dont on a dit : « Il fut le premier homme de son temps dans l'art de négocier et de bien dire. » C'était le cardinal de Polignac.

Melchior de Polignac, né en 1661 au Puy-en-Velay, d'une famille des plus illustres du Languedoc, fut employé, en effet, à plusieurs négociations impor-

tantes par Louis XIV, qui se connaissait en hommes, et toujours il en sortit à son plus grand honneur en sachant les faire tourner à l'avantage de la France. Il accompagna, n'étant que simple abbé, le cardinal de Bouillon à Rome, lors de l'élection d'Alexandre VIII, le zélé et savant apôtre ennemi de Jansénius. Il avait à traiter certains accommodements entre le très chrétien royaume de saint Louis et la cour de Rome. L'abbé de Polignac assistait à toutes les conférences entre le Souverain Pontife et le cardinal de Bouillon. Tout frais émoulu de ses thèses en Sorbonne, il prenait d'ordinaire la parole, et avec tant de feu, tant de conviction, tant de persuasion, que les objections y perdaient le droit de réponse.

On cite à ce propos un spirituel bout de dialogue :

« En vérité, faisait le Saint-Père, vous paraissez toujours de mon avis, monsieur de Polignac !

— Je ne saurais oublier que Votre Sainteté traduit sur terre la vérité céleste !

— Attendez, attendez, *mi figlio!* Vous paraissez toujours de mon avis, mais à la fin c'est le vôtre qui l'emporte ! »

Et le Pape souriait, sans jamais se lasser d'entendre le discoureur éloquent et disert qui savait si bien le convaincre.

Il faut croire, si l'on peut conclure à quelque chose en lisant une anecdote, que l'abbé de Polignac avait son franc parler chez Louis XIV plus librement encore qu'au Vatican. Les différends entre le Saint-Siège et la cour de France, étant terminés, le jeune négociateur vint à Versailles en rendre compte au grand monarque. Et voici ce qu'à cette occasion, au moment où l'abbé sortait de l'audience, Louis XIV dit de lui à ses courtisans :

« Je viens d'entretenir un jeune homme qui m'a toujours contredit, ce qui n'empêche qu'il m'a toujours plu. »

D'où l'on peut inférer que celui qui, à Rome, défendait si bien les intérêts de la France ne défendait pas avec moins de courage ni de conscience, à Versailles, les intérêts de l'Église.

Ambassadeur en Pologne en 1693, auditeur de Rote à Rome sous Clément XI et aussi apprécié par le promulgateur de la bulle *Unigenitus* qu'il l'avait été par Alexandre VIII, Polignac revint en France en 1709 pour s'en aller comme plénipotentiaire dans les négociations de paix avec la Hollande aux conférences de Gertruidenberg. Il se distingua particulièrement au congrès d'Utrecht en 1712. Pour récompense, il reçut dès son retour le chapeau de cardinal. L'année suivante, il fut nommé maître de la chapelle du roi. Disgracié sous la régence dont il stigmatisait chrétiennement les débauches, il fut

plus tard chargé des affaires de France, à Rome, sous Benoît XIII. Au bout de huit ans en cet emploi, il fut sacré archevêque d'Auch en 1726. En 1732, il rentra à Paris avec le titre et la place de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit.

C'est alors que les immeubles susdésignés furent choisis par lui pour son installation particulière. Et il s'installa en prince. Ami des arts, admirateur de l'antiquité, le cardinal de Polignac avait concouru, à Rome, à la découverte de la maison de campagne de Marius, cette fouille célèbre d'où l'on fit surgir un magnifique salon orné de statues et d'admirables peintures. Il aida à la découverte du palais des Césars sur le mont Palatin. Il proposa le premier de détourner le cours du Tibre en certains endroits pour en retirer les marbres et les trophées jetés dedans au temps des factions. A Rome, la maison du cardinal était un musée. On le comprend, au retour en France, soigneusement il rapporta ses richesses antiques, ses œuvres d'art. Il installa à Paris, dans les murailles de son choix, ces collections précieuses. Les jardins qui s'étendaient au loin abritèrent sous leurs ombrages les pilastres, les bas-reliefs, les vases arrachés au sol de la ville des Césars ; les salons de la vaste habitation alignèrent sur leurs consoles les bustes de porphyre aux inimitables contours, les divinités de marbre et de bronze contemporaines de l'arc de Titus et du Colisée, les médailles et les monnaies frappées au coin des empereurs, les fragments de fresques peintes, il y a deux mille ans, avec des procédés perdus, les bijoux de cuivre, d'argent et d'or ciselés pour les élégantes patriciennes, les mosaïques qu'a foulées le pied des vainqueurs en sortant du Capitole.

Notez ici, — et jugez de l'absurdité de la prétention, — que pour nombre de gens, aussi ignares qu'ennemis des régimes passés, il reste convenu que les musées sont de création moderne et que le goût de l'antique date de la mémorable époque où les petits citoyens, baptisés sous les rasades de vin du cabaret, recevaient les gracieux noms de Brutus ou Scévola.

Et savez-vous ce que sont devenues les collections merveilleuses du cardinal de Polignac ?

Le cardinal était de l'Académie française, où il avait pris après 1704 le fauteuil de Bossuet. Aronnet de Voltaire, qui trouvait le moyen de décupler son revenu et de l'élever à cent trente mille livres de rente en s'associant au financier Paris pour les marchés de fournitures à l'armée, posait déjà sa candidature à la même Académie, à l'époque où l'ancien diplomate installait ses collections près de Saint-Sulpice. Inutile de vous dire que Voltaire ne devint académicien qu'en 1746, cinq ans après le décès du cardinal ; mais, enfin, la renommée de tant

d'œuvres d'art accumulées dans un coin de Paris éveilla l'attention de celui qui, généreusement du reste, a fait l'éloge de Polignac dans son *Temple du Goût*. Voltaire voulut voir la collection et il la vit. Après la mort du cardinal décédé octogénaire en 1741, le philosophe de Ferney eut occasion de vanter l'héritage au roi Frédéric de Prusse. Le roi tint bon compte de l'avis, et, sur démarches, les statues, les marbre, les bronzes antiques adjugés à la Prusse, allèrent orner le palais de Sans-Souci.

— La fin prochainement. — LOYS DE KERVAL.

MALGRÉ LUI

NOUVELLE

(Voir page 202.)

« J'ai trente-cinq ans. »

Bon ! pensai-je : heureusement que M^{me} Chapoton lui en croit trente-huit, elle serait bien encore plus scandalisée !

« J'en avais vingt-deux, quand je commençai à voler de mes propres ailes. Je pleurai bien mon vieil ami ; mais enfin le temps calme tout lorsqu'on est jeune, et je n'étais pas malheureux, là-haut, dans ma mansarde où je cultivais des capucines.

« Je comptais bien passer ainsi toute ma vie. Quand il m'arrivait de rencontrer un mariage, je regardais toujours avec étonnement les jeunes époux. Il me semblait qu'il fallait une hardiesse extraordinaire pour entreprendre une chose aussi compliquée que le mariage.

« J'ai toujours eu peur, monsieur, des choses compliquées, et celle-là me semblait la plus épineuse de toutes les opérations.

« Qui m'eût dit alors que je me marierais trois fois m'eût bien surpris, monsieur, et encore plus effrayé ! Tout arrive...

« Un jour, j'entendis partir d'un appartement voisin des cris d'enfant, des cris lamentables de pauvre petite blessée.

« Je me précipitai et entrai, sans crier gare, dans une grande chambre en désordre, communiquant avec une petite cuisine de laquelle partaient les cris.

« Une petite fille, de six à sept ans, gisait là sur le plancher, pleurant à fendre l'âme. La pauvrete ne pouvait se relever. Je la pris dans mes bras et la portai sur l'un des grands lits défaits de la chambre.

« J'avais reconnu ma petite voisine Claire, qui me souriait gentiment quand je la rencontrais dans l'escalier.

« — Tu es donc toute seule, ma pauvre mie ? lui dis-je, en coupant son bas qui ne pouvait déjà plus sortir, tellement la cheville enflait. Comment

es-tu tombée ? Où est donc la maman ? Et la sœur ? Ça fait mal, hein ? pauvre bichette !

« Je faisais toutes sortes de questions à la fois : au commencement, elle ne pouvait pas me répondre. Des sanglots nerveux lui coupaient la voix.

« Mais enfin, lorsqu'elle se fut bien courageusement laissé bander la cheville, elle posa sa tête sur mon bras, au bord du lit, et me conta qu'elle était montée sur une chaise, et puis sur une table, et puis sur une autre chaise pour pouvoir atteindre un paquet de vermicelle qu'on avait mis dans le placard et dont elle avait besoin pour faire le potage.

« — Comment ! C'est toi qui fais le potage ?

« — Oui, monsieur, il y a bien longtemps. — Elle avait six ans et demi. — Maman et Léonie vont rendre l'ouvrage aux magasins, et puis aussi, des fois, elles vont prendre l'air, et moi j'ai peur des voitures ; alors ça les ennuie, elles me laissent à la maison ; mais j'aime mieux ! Je sais bien faire la soupe et aussi le foie de veau et les œufs pochés et... Oh ! que ça me fait mal, monsieur, sanglota tout à coup la petite fille en se roulant sur le lit.

« J'étais très ennuyé, n'osant prendre sur moi d'aller chercher un médecin. Je consolai l'enfant du mieux que je pus. Enfin ces dames rentrèrent.

« Elles se mirent à pousser des cris affreux en voyant la fillette étendue sur le lit le pied bandé. Elles se précipitèrent sur elle, l'étouffant de baisers, l'accablant de questions, sans écouter les détails que je leur donnais.

« Mais, leurs grands cris ayant excité les nerfs de la petite Claire, elle se remit à pleurer si fort, que ses bruyantes consolatrices ne pouvaient saisir un mot de ce qu'elle leur disait, au milieu de ses hoquets convulsifs.

« Alors on se tourna vers moi.

« — Oh ! pardon, monsieur. Vous comprenez le désespoir d'une mère ? Comment pourrions-nous assez vous remercier d'être venu au secours de notre pauvre Clairette ? C'est vous qui lui avez bandé le pied, n'est-ce pas ? elle est donc tombée ?

« — Je vois ce que c'est, interrompit mademoiselle Léonie. La petite a voulu attraper le paquet de vermicelle : je l'ai niché trop haut hier, ne pensant plus à la taille exigüe de notre cordon-bleu, ajouta en souriant la jeune fille déjà consolée.

« Elle n'éprouvait pas la moindre honte, monsieur, de faire faire la cuisine par cette pauvre mignonne ! J'en fus outré. Mais je n'avais rien à dire, n'est-ce pas ?

« On me pria d'aller chez le docteur et Clairette pleura pour lâcher ma main.

« — Je reviendrai, lui dis-je en l'embrassant, je te le promets.

« Il fallut bien des jours de repos au pauvre petit pied, et je vins, tous les soirs, causer avec la gentille

malade que je trouvais, du reste, très souvent seule.

« Ces dames sortaient. Les premières fois elles venaient frapper à ma porte en me demandant si je voudrais aller voir, au cas où la petite appellerait.

« Vous pensez bien, monsieur, que j'y allais tout de suite, vers la pauvre petite solitaire. J'y portais mon ouvrage : images, reliures, et nous causions comme deux vieux amis.

« — Comment t'appelles-tu, monsieur ? me dit-elle.

« — Polycarpe Régulus.

« — C'est un vilain nom, je trouve. Je t'appellerai Poly, n'est-ce pas ? Ce sera quasi comme mon petit frère Paul qui est mort tout petit.

« Après sa guérison, je continuai d'aller tenir compagnie à Claire, pendant ses heures de solitude. Nous échangeions nos talents. Elle m'enseignait à faire la cuisine. Je lui apprenais à lire et à écrire.

« Sa mère et sa sœur s'inquiétaient d'elle à peu près comme d'un petit matou qu'on laisse à la maison, muni d'une tasse de lait.

« Il arrivait, parfois, qu'elles lui apportaient de superbes choses : un magnifique chapeau à plumes, une robe brodée, ou un joli petit manchon.

« Avec cela, il me fallait leur faire apercevoir que les petites bottines devenaient trop courtes et les tabliers trop étroits d'épaules...

« Un jour, Clairette vint me chercher pour passer la soirée avec elle. Depuis quinze jours au moins, nous avions vu interrompre nos charmants petits tête-à-tête.

« Madame et Mademoiselle nous gratifiaient de leur présence tout le temps.

« Elle était très gaie, mademoiselle Léonie. Elle riait tout le temps. Elle contrariait sa petite sœur pour rire, ou bien elle la mangeait de baisers ; elle lui nouait les cheveux avec toutes sortes de rubans, et Claire était si jolie ainsi avec ses boucles brunes et ses grands yeux noirs si expressifs et ses petites joues à fossettes !

« J'étais le plus heureux des hommes : ma petite Clairette m'avait donné tout son cœur, et je vous assure qu'elle avait tout le mien.

« — Ce soir, me dit-elle, nous allons bien nous amuser quand même nous sommes tout seuls, va ! C'est toi qui feras le dîner. J'ai peur que tu n'apprennes pas grand'chose à me regarder faire, ajouta-t-elle avec gravité. Voyons ! quel potage allons-nous mettre sur le feu, d'abord ? Je suis bien fournie, ce soir : j'ai de la semoule, de la farine de pois verts, de la crème d'avoine... Qu'aimes-tu le mieux, Poly ? Tiens, mettons le picotin, comme dit Léonie. Voyons, il faut délayer... »

« Monsieur, je vous ennuie peut-être ? s'interrompit Régulus. Tous ces petits détails me font plaisir à

me rappeler ; mais, pour vous, ils sont peut-être...

— Ils sont très intéressants, assurai-je. J'aime tout plein votre gentille Clairette... et je me doute de ce qui va arriver.

— Vraiment, monsieur ? fit Polycarpe surpris. Moi, je ne m'en doutais point, je vous assure. Je commis beaucoup de balourdises pour mes débuts de cordon-bleu. La farine d'avoine mal délayée se coagulait en petits grumeaux qui ne voulaient plus se dissoudre. Je laissai s'attacher les cervelles au fond de la casserole, et, en cassant des œufs pour le flan, je fis tomber un jaune sur le tablier de Claire.

« Je fus bien grondé et bien embrassé ensuite pour ne pas me décourager, disait mon professeur.

« — J'ai fait mille bévues aussi ; au commencement, me confia Claire. Maman me grondait un peu ; mais Léonie disait : « Bah ! il n'y a qu'à lancer tout ça dans le panier aux ordures et faire venir quelque chose de bon du restaurant. » Alors on allait chercher de la dinde truffée, du saumon, toutes sortes de bonnes choses. Mais il y avait des jours où l'on n'avait pas d'argent, alors on mangeait tout de même mon mauvais dîner. Mais Léonie était très en colère alors, elle m'appelait petite bête ! et je lui répondais : Petit chiffon ! Nous nous tournions le dos toute la soirée. A présent je ne gâche jamais rien. Ce soir, c'est toi qui as fait le mal ; mais je ne le dirai pas parce que, si maman n'a pas des sous, Léonie te bouderait, des fois. Et ce que je voulais te dire, ajouta l'enfant, c'est que je ne sais pas ce qu'il y a pour toi, mon petit Poly ; mais, tous ces jours-ci, maman et ma sœur parlent de toi en cachette, et elles croient que je ne les entends pas. Je ne peux comprendre ce qu'elles disent ; mais, toujours, c'est de toi qu'elles parlent.

« — Vraiment ? fis-je un peu intrigué.

« P'eus, le lendemain même, la clef du mystère.

« M^{me} Cholley se présenta chez moi quelques minutes avant l'heure où j'avais l'habitude d'aller chez elle.

« Son air assez gourmé, un peu dolent, me surprit fort, ainsi que sa visite du reste. Avec mille circonlocutions elle me fit comprendre que mes fréquentes visites pourraient être à la fin mal interprétées par les voisins, qui jusque-là leur avaient trouvé une raison toute plausible.

« — Mais, répondis-je, cette raison existe bien toujours, madame ? Vous n'allez pas envoyer la petite Claire ?

« M^{me} Cholley baissa les yeux.

« — Monsieur, reprit-elle, comme ce n'est pas d'habitude, pour une enfant de sept ans, qu'un jeune homme est assidu dans une famille où se trouve une jeune fille, nul n'a pensé, je vous assure, à mettre vos visites, qui nous faisaient beaucoup d'honneur,

sur le compte de Clairette. Alors, vous comprenez, la réputation d'une jeune fille est chose si délicate...

« Un dard aigu s'enfonça dans mon cœur.

« — Alors?... repris-je la gorge serrée. Je ne dois plus aller chez vous, madame ?

« — Hélas ! soupira M^{me} Cholley en regardant à terre. Je comprends votre chagrin, mon bon monsieur Régulus. Claire est si gentille et elle vous aime tant ! Elle va pleurer à s'en rendre malade, la pauvre petite ! mais... que faire ?

« M^{me} Cholley s'essuya les yeux. Je me tenais à quatre pour ne pas éclater en sanglots. Je ne pouvais me faire à l'idée de ne plus voir tous les jours ma petite Clairette, mon gentil oiseau.

« Il y eut un long silence. Les yeux rivés sur le plancher, je me souvenais à peine de la présence de la veuve, lorsque cette dame reprit d'une voix douce :

« — Je suis plus malheureuse que vous, monsieur, car ce n'est pas seulement ma pauvre Claire qui va avoir du chagrin...

« Je levai des yeux surpris.

« — Oui, monsieur, votre modestie vous a empêché d'apercevoir l'impression que vous produisiez sur ma fille aînée... Et... si... ce sentiment eût été partagé, continua en hésitant M^{me} Cholley, il y aurait eu un moyen... de... tout concilier...

« Un éclair illumina mon entendement :

« Mais, en effet, si j'épousais Léonie ?

« Un grand frisson me prit et je fermai les yeux comme devant un abîme ouvert. Un combat tumultueux se livrait dans mon cœur. Le mariage m'effrayait horriblement ; mais cependant j'aimais tant Clairette !

« Mon silence, après la transparente invite qui venait d'être faite, parut sans doute offensant à l'orgueil maternel de l'ambassadrice, car elle se leva bientôt et d'un air un peu pincé :

« — Vous m'excuserez, monsieur, en faveur de ce que cette démarche m'a coûté. Mais je dois veiller avant tout sur la réputation de ma fille. Du reste, pour couper court à toutes les médisances, peut-être l'un de ces jours changerons-nous d'appartement.

« Ah ! monsieur, que cette flèche du Parthe atteignit bien la pauvre cible visée !

« Je passai une heure à me désoler, entrevoyant le vide affreux qu'allait faire dans ma vie l'absence de la chère petite fille, si aimante, si gaie, si intelligente ! Et je savais aussi qu'elle aurait un grand chagrin de ne plus me voir. Et puis, me disais-je, que deviendra-t-elle, pauvre petite, entre ces deux femmes insouciantes, légères, sans ordre et si follement dépensières ?

« Enfin, monsieur, que vous dirais-je ? J'avais hûité,

car je n'étais pas assez naïf pour ne pas comprendre la tactique de cette mère enchantée de marier sa fille à un homme rangé dont le travail lui assurerait toujours du pain, à un garçon timide qui ne devrait sans doute être en aucune façon une gêne pour sa femme.

« Elles sont bien capables pour se venger, de quitter la maison en effet ! pensai-je avec douleur.

« Enfin, monsieur, je me résolus à faire le saut, les yeux fermés.

« Léonie était jeune, jolie et honnête ; mais je me serais tout aussi bien décidé à épouser une sorcière, une négresse, pour n'être pas séparé de ma petite amie.

« Ne voulant plus m'arrêter à aucune considération, je me mis aussitôt en grande tenue pour aller, ce soir même, demander la main de M^{lle} Léonie.

« Sa mère, en me voyant entrer, eut un discret sourire de triomphe.

« A l'énoncé de ma demande, M^{lle} Léonie eut l'air convenablement étonnée et demanda avec grâce quelques jours pour réfléchir.

« Mais Claire poussa un cri de joie, et, sautant sur mes genoux, m'embrassa avec délire en répétant : « Oh ! Poly ! tu seras mon frère, que je suis contente !

« Tu ne l'en iras plus ! Non ! je suis trop contente ! »

« La petite pleurait et riait... Je crois bien que je faisais de même... Et le gouffre du mariage me sembla moins noir.

« Ce fut un ménage bien singulier, monsieur ; je n'étais pas trop malheureux, parce que je n'avais pas attendu grand-chose de celle à qui je m'étais uni.

« Bien m'en prit, car après quinze jours ces dames reprurent tout doucement leur petit train-train de jadis. A part quelques heures de travail pour les magasins, et encore pas tous les jours, elles étaient sans cesse dehors. Il n'y avait pas pour elles de plaisir comparable à celui de flâner bras dessus bras dessous dans les rues, le long des boulevards, vers les étalages, etc. La mère et la fille étaient aussi enfants l'une que l'autre. Il n'y avait rien à faire, je crois, et mon pauvre argent s'en allait en fumée sans que ces dames parussent s'en préoccuper le moins du monde.

« Heureusement que je ne leur avais pas dit ce que je gagnais en réalité, me doutant que, pour le bonheur de Claire, j'aurais besoin de quelques réserves. On me la laissait sur les bras avec la plus parfaite désinvolture, et telle était l'insouciance de ces étourdies, qu'elles ne s'inquiétaient même pas d'où venait l'argent avec lequel je pouvais suffire à l'entretien de tous.

« Mais la petite, monsieur ! Il semblait qu'elle voulût à elle seule me donner de l'affection pour trois. Ses grands yeux aimants me suivaient partout...

Durant une certaine partie de mon travail, elle savait qu'il ne fallait rien dire, alors elle s'installait tout près de moi, et de temps en temps elle posait calmement sa tête sur mon bras et me souriait en mettant un doigt sur sa bouche.

« Ne pouvant me décider à m'en séparer, je pris le parti de l'instruire moi-même. Ma besogne n'en souffrait pas, car je puis vous dire, monsieur, que la chère petite marchait toute seule.

« Quand il faisait beau, nous sortions nous deux ; elle gazouillait comme un petit oiseau, et je m'amusais de ses réflexions enfantines à propos de tout.

« Je ne demandais rien de plus à la vie...

— La suite prochainement. — HENRY DESCHAMPS.

ANDRÉ HOFER

(Voir pages 155, 165, 187 et 196.)

« Arrivé le soir du second jour à Trente, le Sandwirth fut aussitôt amené en présence du maréchal Baraguay-d'Hilliers. Celui-ci manifesta hautement son indignation de la façon barbare dont on avait garrotté le prisonnier. Ses liens en effet étaient si serrés, que, lorsqu'on les lui enleva, il demeura longtemps endolori et incapable de faire un mouvement. Le général français se rappelait que Hofer avait toujours traité les prisonniers de guerre avec beaucoup d'humanité, et il ordonna qu'on eût pour lui tous les ménagements dus à son courage et à son infortune. Il fit aussi mettre immédiatement en liberté la femme et le fils de Hofer.

« De Trente, Hofer fut conduit à Mantoue (1) et enfermé dans une des casernes d'un fort au bord du Mincio. La population témoignait pour le prisonnier une profonde sympathie, et la ville offrit au gouverneur une somme de 5.000 écus d'or pour qu'il lui garantît la vie sauve. Le gouverneur de Mantoue était précisément le général Bisson, l'ancien prisonnier du Sandwirth. Dans la nuit du 18 au 19 février, le chef tyrolien fut traduit devant un conseil de guerre. Les voix se partagèrent ; la sentence capitale, prononcée à une très faible majorité, ne parut pas décisive et l'on en référa à Milan (2). On

(1) A Ala, où l'on passa la nuit, Hofer aurait pu s'échapper à la faveur d'un incendie qui se déclara par suite de l'imprudence de quelques officiers dans la maison où il se trouvait. Le prisonnier donna le premier l'alarme, travailla à éteindre le feu et ne chercha nullement à fuir.

(2) On a dit que, dans ce conseil de guerre, la majorité des officiers français qui le composaient se refusait d'abord à prononcer la peine de mort. Plusieurs cependant la votèrent sur l'assurance qui leur fut donnée que le chef tyrolien serait gracié par l'empereur. Deux jours après l'exécution, ajoute-t-on encore, la grâce arrivait en effet. Ce fut le gouvernement du vice-roi qui pressa le

espérait que la réponse serait favorable à Hofer : ce fut un arrêt de mort. Le général des paysans devait être fusillé dans les vingt-quatre heures

« Hofer entendit sa sentence avec un grand courage. Le 20 février, à 11 heures du matin, les portes de la prison s'ouvraient devant lui pour la dernière fois. Le héros sortit, calme et fier. Un groupe de prisonniers tyroliens se trouvaient dans la cour pour voir encore une fois leur chef qui allait mourir. A sa vue tous éclatent en sanglots et tombent à genoux en le priant de les bénir. Hofer, de son côté, leur demande pardon, s'accusant d'être la cause de leur malheur, et en quelques paroles graves et dignes les exhorte à vivre toujours en vrais Tyroliens.

« Près de la Porta Ceresca on s'arrête : deux hommes sortent des rangs et viennent se placer en face du condamné. Celui-ci refuse de se mettre à genoux et de se laisser bander les yeux : il voulait commander lui-même le feu. Les Français étaient profondément émus, et l'on voyait des larmes dans les yeux et sur les joues de ces vieux soldats. Le peloton d'exécution est formé. Hofer se découvre et murmure une céleste prière. Puis, une fois encore, il agite en l'air son chapeau comme il l'avait fait si souvent sur les champs de bataille et s'écrie : « Vive l'empereur François ! vive le Tyrol ! vivez bien... feu ! » Une détonation et le héros tombe... Il râlait encore : le coup de grâce du sergent lui fracassa la tête... »

Le vieux Passeirois s'arrêta. Sa voix était devenue sifflante. Un sanglot traversa sa poitrine, et une larme roula lentement sur son visage ridé. Vivement touché moi-même, je n'osais rompre ce silence.

« Pardonnez à mon émotion, reprit-il après une longue pause ; je ne puis rappeler ces souvenirs sans sentir se renouveler en moi la douleur la plus poignante peut-être que j'aie éprouvée de ma vie. Et vous me comprendriez mieux, si vous aviez connu et aimé comme moi ce héros ! »

Je remerciai chaudement le vieillard. Il me montra alors divers objets ayant appartenu à André Hofer. Il y avait, entre autres choses, quelques grains de son rosaire, et un papier froissé et jauni sur lequel se lisaient trois ou quatre lignes écrites de la main même du Sandwirth.

« Voici, me dit-il, ce qui me reste de lui. Tous les compagnons d'armes de notre général sont morts ; je sens que je devrai bientôt les rejoindre ; mais ces souvenirs me survivront. Pour moi ; je n'ai rien de plus précieux à léguer à mes enfants. Ils garde-

douvement. Le général Bisson, lui aussi, voulait sauver Hofer. Il alla le trouver dans sa prison pour lui offrir sa grâce s'il voulait entrer au service de la France. Hofer répondit simplement : « Je demeure fidèle à l'Autriche et à l'empereur François. »

ront ces reliques de celui qui est notre modèle à tous, et j'espère qu'ils seront toujours, comme André Hofer, de vrais Tyroliens, fidèles à Dieu et à l'empereur.»

Nous nous quittâmes. Un an plus tard j'appris la mort du vieux chasseur du Passeirthal.

Maintenant les Tyroliens possèdent au milieu d'eux, sur cette terre tyrolienne pour laquelle il est mort, les restes d'André Hofer. Ce fut un jour de fête pour ce pays que celui où les cendres de son héros lui furent rendues.

C'était en 1823. Dans la nuit du 8 janvier, cinq officiers du régiment des chasseurs tyroliens, de passage à Mantoue, enlevèrent en secret, pour les ramener au Tyrol, les ossements du Sandwirth, qui avait été inhumé dans le jardin de l'archiprêtre de Mantoue. Lorsque la nouvelle de ce pieux larcin se fut répandue, ce fut dans tout le pays comme une commotion électrique. De grandes réjouissances furent organisées. Les vallées s'ébranlèrent tout entières, et les anciens frères d'armes de l'aubergiste du Saud voulurent faire en masse escorte au chef qui les avait si souvent conduits à la victoire.

L'empereur décida que les restes mortels de Hofer, transportés en grande pompe à Innsbruck, seraient déposés dans l'église de la Cour. C'est dans cette Hofkirche ou église des Franciscains, le plus curieux monument d'Innsbruck que se trouve également le mausolée de l'empereur Maximilien I^{er}. Ce dernier est vraiment une œuvre d'art. Tous les étrangers visitent et admirent ce splendide sarcophage, avec ses beaux bas-reliefs de marbre et les colossales statues de bronze de princes et de guerriers qui semblent monter la garde autour du tombeau.

Le monument d'André est plus modeste. A gauche de l'entrée principale, sur un sarcophage de dimensions médiocres, le Sandwirth est représenté debout, dans son costume national, soutenant de sa main gauche la crosse de sa carabine appuyée sur l'épaule, et portant de la droite le drapeau tyrolien sur lequel se lit l'inscription : « Für Gott, Kaiser und Vaterland : » Ici le patriote est encore dans son rôle. Jamais il n'avait ambitionné les honneurs. Vivant, il ne voulut être que le soldat avant tout fidèle à son prince et à son pays. Mort, il semble, toujours modeste et fidèle, veiller encore au seuil du temple sur la tombe du grand empereur.

Mais Hofer revit encore ailleurs que dans le marbre et le granit de la Hofkirche. Son souvenir s'est conservé extraordinairement vivace dans tout le Tyrol. La renommée et la légende ont attaché à cette figure une auréole. Cent poètes l'ont célébrée. En dehors même du Tyrol, qui ne connaît l'hymne de Julius Moser : *Zu Mantua in Banden?* Dans toutes

les chaumières des montagnes on parle encore de lui et l'on se raconte sans fin ses exploits.

« Dans la grande église d'Innsbruck, dit un poète, est un monument taillé dans la pierre... Il représente le saint, le vaillant que tout le Tyrol honore : c'est André Hofer.

« Le marbre brillant, sans tache, reluit comme les glaciers étincelants. La vie du héros fut, elle aussi, blanche et pure comme la glace des monts. Un paysan de la Martinswand rêvait, debout, devant la statue, et disait à son fils qu'il tenait par la main :

« Toi aussi, défends ton pays comme André Hofer. Dans sa main droite il tient ferme le drapeau sacré du Tyrol. Du levant au couchant les chasseurs accourent pour combattre avec lui, et se jettent sur l'ennemi comme une avalanche qui tombe en grondant. Jamais ils ne manquaient leur coup, et, joyeux après le combat, ils s'inclinaient devant André Hofer (1). »

Hofer avait laissé cinq enfants; quatre filles et un fils. Ils furent anoblis par l'empereur. Deux des petits-fils du Sandwirth, Jean et Charles de Hofer, servaient en qualité d'officier dans les chasseurs impériaux, et firent la campagne de 1849 contre Charles-Albert : l'un d'eux trouva la mort sur le champ de bataille; l'autre, grièvement blessé et fait prisonnier, refusa, comme son grand-père, les offres les plus brillantes des Italiens en disant : « Un Hofer ne servira jamais que l'Autriche. » Un troisième prit encore part à la guerre d'Italie en 1859.

Beaucoup d'autres des nombreux petits-enfants d'André Hofer ont occupé des emplois dans diffé-

(1) Faut-il ajouter que le gouvernement autrichien n'a pas toujours paru partager l'enthousiasme des Tyroliens pour Hofer? J'ai entendu des Tyroliens exprimer en termes très vifs leurs sentiments à ce sujet, reprochant à l'empereur François de n'avoir rien fait pour sauver le Sandwirth après sa défaite, comme s'il eût été humilié ou importuné des services rendus par ce paysan. De même, ajoutait-on, ce ne fut que contraint par l'opinion et pour ne pas froisser le patriotisme des montagnards que l'empereur fit transporter les restes de Hofer à la Hofkirche d'Innsbruck après l'enlèvement de Mantoue. Ce dernier fait lui-même aurait été vu de fort mauvais œil. Les officiers qui l'accomplirent furent, sur un ordre exprès de l'empereur, traduits devant un conseil de guerre. Il est vrai que les peines auxquelles ils furent condamnés, étaient minimes, et peuvent à la rigueur s'expliquer par la nécessité de punir l'infraction à la discipline militaire que renfermait cet enlèvement clandestin. Y aurait-il en ces procédés une marque de cette ingratitude de la cour autrichienne, qui, suivant le mot célèbre d'un de ses diplomates, devrait étonner le monde? Et que faut-il penser de ces appréciations? Je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit de cette attitude de la cour dans le passé, nous pourrions être témoins bientôt de nouvelles manifestations populaires en l'honneur de Hofer. De grandes fêtes se préparent à Innsbruck pour le courant de Pété 1893. Il y aura une exposition tyrolienne, et l'on célébrera, en même temps que l'ouverture solennelle d'un nouveau champ de tir, l'inauguration d'une statue élevée à André Hofer sur le Berg Isel. L'empereur François-Joseph a promis d'assister à ces fêtes.

rentes administrations autrichiennes, et l'une de ses petites-filles tenait encore, il y a une dizaine d'années, l'auberge du Sand.

Le dernier soldat de cette famille, André de Hofer, aspirant de marine, qui donnait les plus belles espérances, est mort en 1882, à l'âge de vingt-deux ans, par suite d'un accident au cours d'une manœuvre dans le port militaire de Pola.

Le Sandwirth, sur le point de mourir, demandait à

Dieu que ses enfants et ses descendants fussent toujours de bons Tyroliens et de vrais patriotes. Le maréchal de Radetzki, le sauveur de l'Autriche, faisait sur le champ de bataille l'éloge funèbre d'un Hofer tué devant l'ennemi et s'écriait : « Ces Hofer ne dégèneront jamais. » Les espérances d'André Hofer et les prédictions de Radetzki n'ont point été démenties.

— Fin. —

MAURICE GRANDJEAN.



Doucot entre au service de M^{me} Michelin.

UN GRAND CRIME

(Voir pages 167, 184 et 200.)

- Et pourquoi donc ?
- C'est chétif d'abord. Passe encore pour cela ; mais ça n'a pas un sou et c'est gourmand ! Les gourmands, ce n'est point mon affaire, pas plus que les paresseux.
- Gourmand en quoi, le pauvre enfant ?

— Comment, madame, un garçon qui se paye des gâteaux tous les samedis sur le marché ! Mais chez nous on n'en voit sur la table qu'aux fêtes carillonnées.

— L'avez-vous vu les acheter ?

— Jamais, j'ai bien autre chose à faire sur le marché que d'y surveiller les gens ; mais on l'a dit.

— Une fois, une seule fois, à six ans, il s'est payé un gâteau de deux sous : le crime était grand, n'est-

ce pas? Depuis, la raison lui étant venue, il a toujours regardé les gâteaux de loin. Gourmand, lui, le pauvre enfant, qui souvent a soupé d'un morceau de pain bien dur! Croyez-moi donc. Voilà comment les choses grossissent en passant par plusieurs bouches! Eh bien, vous le prendrez pour réparer cette injustice.

— S'il n'est pas gourmand, il ne doit guère aimer le travail, car ce n'est pas la Douçotte...

— Il a, au contraire, beaucoup de cœur à l'ouvrage. »

La fermière tortillait le coin de son tablier.

« Allons, dit M^{me} Gontier d'un ton pressant, décidez-vous.

— La mère ne me convient pas.

— Faut-il en faire porter la peine à l'enfant? Elle ne vivra pas chez vous, la Douçotte.

— Non; mais à la maison... vous savez, nous laissons les clefs partout, c'est notre habitude...

— L'enfant est honnête. Vous devez le savoir. Ne vous a-t-il pas rapporté un porte-monnaie que vous aviez perdu?

— Il me semble, » répliqua distraitemment la fermière.

Et, revenant à son idée :

« Ce n'est pas sa mère qui a dû lui apprendre à être honnête. Elle aime la marande, la Douçotte.

— Qu'en savez-vous?

— Oh! madame, j'en suis sûre. M^{me} Berton n'aurait pas dit une chose qui n'est pas. Elle lui a pris des pommes de terre dans son champ, au-dessus de la ville. Par exemple, en me racontant cela, M^{me} Berton m'a bien priée de n'en point parler, car elle ne voudrait pas faire du tort à la Douçotte.

— Elle aurait dû se taire. La Douçotte a agi dans un moment de folie! C'est une tête mal équilibrée, je vous réponds de l'enfant...

— Eh bien, voyons, vous pouvez me l'envoyer... et nous verrons. Pour commencer, les gages ne seront pas gros; mais il sera nourri comme nous. »

Deux jours après Douçot entra au service des Michelin, et pour lui commençait une vie toute nouvelle, qui, malgré beaucoup de travail, lui semblait pleine de douceur. Jamais il ne s'était assis à pareille table. Le menu pourtant n'était pas varié : soir et matin, soupe aux choux et morceau de lard; mais c'était sain, abondant, et un cidre très agréable arrosait chaque repas. Le dimanche la fermière mettait un gros pot au feu.

A ce régime le pauvre Douçot devint rapidement un petit homme assez carré.

M^{me} Gontier, le rencontrant un dimanche à Saint-Mellon, le reconnut à peine.

« Comment c'est toi! que tu es frais! Il paraît que les Michelin nourrissent bien leur monde; tu

es pour eux une vraie réclame. Avec cette mine, inutile de te demander si tu te plais à la Butte.

— J'y suis heureux tout plein, répliqua-t-il avec élan. Je travaille dur tout de même, mais de cela je ne me plains pas puisque j'ai la santé.

— Et les gages sont-ils toujours aussi petits?

— Toujours.

— On ne parle pas de te les augmenter?

— Pas encore. C'est pour la mère que je le voudrais; moi, je n'ai besoin de rien.

— Oui, je sais que tu lui donnes tout. La voici bien plus heureuse, elle aussi, dans sa nouvelle chambre. On voit qu'elle reprend un peu courage. Au revoir, mon bon garçon, je suis contente, bien contente, de te savoir si bien placé. »

Tout plaisait, à la Butte, à Douçot. Ayant vécu dans une sorte de cave, il n'était pas difficile pour le logement et se trouvait comme un prince en son réduit sous les tuiles, où il grimpait par une échelle. Mais quelle vue de là, quelle étendue de ciel, quel soleil au matin quand il ouvrait son volet!

— La suite prochainement. — LOUISE MUSSAT.

CHRONIQUE HISTORIQUE

DIX ANS DE LA VIE D'UNE FEMME PENDANT L'ÉMIGRATION

C'est ainsi que M. le vicomte de Broc appelle les souvenirs de l'une de ses parentes, Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau. Je viens de lire ces souvenirs de famille qui sont un des fragments de la douloureuse histoire de l'émigration, et je puis attester en toute sincérité qu'ils sont du plus haut intérêt. Ils vous transportent au milieu de ces jours pleins d'angoisses. Ils font revivre une femme douce et forte, qui puise, dans sa foi religieuse et dans son amour pour les siens, le courage et l'espérance.

Je voudrais résumer en quelques pages ce livre si touchant, ce récit éloquent et sincère.

* * *

Le père d'Adélaïde de Kerjean avait été l'un des compagnons les plus ardents et les plus fidèles de Duplex. Il avait engagé sa fortune dans la cause de ce grand homme, qui lui-même avait sacrifié sa jeunesse, son avoir, sa vie, pour enrichir sa nation aux Indes, et qui était mort, victime de l'injustice et de l'ingratitude de ses compatriotes, tandis que les Anglais s'étaient emparés des conquêtes que Duplex avait rêvées pour la France. M. de Kerjean avait voulu reconquérir son patrimoine dans les Indes, et il était parti pour ces pays lointains, plein de confiance et d'énergie. Atteint de la fièvre au Bengale,

il succomba au moment où il espérait retrouver quelque fortune pour assurer l'avenir de ses enfants. Tandis que M^{me} Dupleix, n'ayant que très peu de ressources, se logeait avec sa fille dans un petit appartement de la rue Basse-du-Rempart, M^{me} de Kerjean, jeune encore, confia sa fille aînée à sa belle-mère, qui habitait Brest, et, retirée au couvent, s'y consacra à l'éducation de sa fille Adélaïde, l'héroïne de M. de Broc.

Adélaïde fut élevée avec sévérité, et, dans cette éducation sérieuse, contracta des habitudes graves et réfléchies. En 1787, elle épousa le marquis de Falaiseau, dont un des précepteurs, chose curieuse ! avait été, pendant quelque temps, celui qui porte dans l'histoire l'affreux nom de Marat. Il avait été congédié par le père du marquis à la suite d'un vol. C'était ainsi que l'*Ami du peuple* avait débuté dans la vie... M. de Falaiseau était capitaine des mousquetaires au régiment de Boufflers. Il ne pouvait mieux choisir pour épouse qu'Adélaïde de Kerjean, et la suite de son existence montra combien Dieu avait favorisé ce choix. M. et M^{me} de Falaiseau avaient une belle fortune, et M. de Broc nous donne quelques aperçus originaux sur leur budget, un an avant la Révolution. Il est vraiment intéressant de savoir quelles étaient les dépenses d'un jeune ménage aristocratique à cette époque, et c'est pourquoi je reproduis cette page qui vous intéressera.

Dépenses de table.....	5.168	livres.
Mon entretien.....	582	—
Menus plaisirs, jeu et spectacles.....	471	—
Entretien de M ^{me} de Falaiseau et argent de poche.....	3.600	—
Deuil de mon père pour toute ma maison à Paris et dans mes terres.....	2.504	—
Frais de l'accoucheur, de la garde et de baptême pour la naissance de mon premier enfant.....	1.083	—
Blanchissage.....	600	—
Ports de lettres.....	125	—
Dépenses diverses pour la maison.....	687	—
Gages de Paris. Trois domestiques, chacun 216 livres.....	648	—
Une cuisinière.....	240	—
Une femme de chambre.....	440	—
Une bonne d'enfant.....	450	—
Une portière.....	400	—
Une femme de charge.....	520	—
Un cocher.....	300	—
Nourriture de cinq chevaux à Paris.....	4.601	—
Achat de deux chevaux.....	4.546	—
Achat d'une voiture et réparations diverses.....	4.600	—
Charités diverses.....	2.850	—
Voyage de Paris à la Revaudière pour deux maîtres, cinq domestiques et cinq chevaux.....	175	—
Gages de la Revaudière. Un homme d'affaires et un garde.....	500	—
Un jardinier et un garde-jardinier.....	340	—
Un postillon, une fille de cuisine et une de basse-cour.....	292	—
Construction d'une chapelle et ornements.....	2.148	—
Impôts, réparations et nourriture à la Revaudière.....	5.820	—
A reporter.....	36.760	—

Report.....	36.760	livres.
Gages d'Éscrignelles. Un homme d'affaires et deux gardes.....	836	—
Une femme de charge.....	250	—
Impôts, réparations et nourriture à Éscrignelles.....	3.400	—
Total.....	41.246	livres.

Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau, eut en 1788 un fils qu'elle nomma Alexis, puis, deux ans après, un autre fils qu'elle perdit tout jeune. Les premiers événements de la Révolution amenèrent la fatale émigration des princes et d'un grand nombre de gentilshommes, qui priva Louis XVI et Marie-Antoinette de leurs légitimes défenseurs. La mère du marquis de Falaiseau se prononçait avec énergie contre les émigrés, ne prévoyant pas les proscriptions et les mesures inexorables dont ils devaient être victimes. L'agitation démagogique avait envahi la France. Les châteaux étaient assaillis par des bandes menaçantes et livrés au pillage au cri de : « Guerre aux châteaux ! Paix aux chaumières ! » Celui de la Revaudière en Orléanais, où demeuraient M. et M^{me} de Falaiseau, fut assailli à son tour et devint inhabitable. Leurs possesseurs durent le quitter, sans se douter qu'ils lui disaient un éternel adieu. Le parti de l'émigration, qui n'avait pas compris que son poste était auprès du Roi ou en Vendée, lançait l'anathème à ceux qui étaient restés en France. M. de Falaiseau, après avoir longtemps hésité à écouter ses parents et ses amis, prit, avec un de ses parents, le chemin de Tournai au mois d'août 1791. « C'était le premier pas dans la voie des malheurs sans trêve et des dures épreuves. » Au mois d'octobre, M^{me} de Falaiseau consent à aller rejoindre son mari. Elle part avec son fils et une amie, M^{me} Du Cange. On fait des projets de bonheur et de fêtes. On ne croit pas à la durée des maux qui ont frappé la France. L'erreur et la légèreté sont universelles.

M. de Falaiseau se rend à Coblenz, à l'armée des Princes, et revient attristé par le spectacle d'illusions vraiment extraordinaires. Il apprend bientôt que ses biens ont été séquestrés et il ne doute pas qu'ils seront vendus. Il retourne à Paris pour obtenir un certificat de résidence afin d'empêcher la vente de ses biens ; mais il ne peut toucher que quelques revenus et n'a que le temps de franchir de nouveau la frontière, au moment où des mesures plus rigoureuses sont décrétées pour la délivrance des passeports. Il retourne à l'armée des Princes, tandis que sa femme souffrante est forcée d'aller à Coblenz, puis à Mayence où elle met au monde un fils qui reçoit le nom de Charles-Philippe-Marie.

M. de Falaiseau suit son régiment à Trèves, et franchit avec lui la frontière près de Thionville. La bataille de Valmy force l'armée prussienne et l'armée des Princes à la retraite. Celle-ci est exposée à

toutes les souffrances; elle est raillée, insultée, pillée. Elle se disperse en partie. M. et M^{me} de Falaiseau se retirent à Bruxelles avec leurs enfants, puis à Bonn, puis à Rotterdam en proie aux épreuves et aux misères de toute sorte. Ils n'ont qu'une même chambre et deux grabats. On leur dit qu'ils seront mieux traités en Angleterre où leur parente, M^{me} Du Cange, les rejoindra. Ils se décident à faire la traversée; sur un misérable paquebot, avec une foule d'émigrés, « plus serrés et plus entassés qu'on ne l'est dans la traite des nègres ». Ils débarquent au port d'Harwich et arrivent non sans peine à Londres. Ils sont bien accueillis par un oncle, M. Floyer, qui cherche à leur faire oublier par ses soins les fatigues de ce pénible voyage. M^{me} de Falaiseau retrouve enfin sa sœur. Ce fut une véritable ivresse. « On ne meurt pas de joie, s'écrie-t-elle. Nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre. Nos genoux fléchirent. Nous ne pouvions nous quitter. Ma sœur était hors d'elle. Elle parut se trouver mal... » Les pauvres émigrés n'étaient pas au bout de leurs épreuves.

L'attentat du 21 janvier les décida à repartir pour la France. M. et M^{me} de Falaiseau espéraient naïvement obtenir des certificats de résidence et conjurer, pour sauver le patrimoine de leurs enfants, la vente de leurs biens séquestrés. Ils arrivent à Abbeville, et M^{me} Du Cange pousse jusqu'à Paris où, moyennant cinq mille francs, elle obtient des certificats de résidence. M. et M^{me} de Falaiseau s'exposent eux-mêmes et en vain à plus d'un péril pour se faire rayer de la liste des émigrés. Ils se réfugient à Lille. M. de Falaiseau décide sa femme à repasser la frontière, car lui n'a point perdu tout espoir. Mais que de dangers les menacent! D'un côté la prison et l'échafaud, de l'autre la mort civile et la pauvreté affreuse. Il faut lire dans le livre de M. de Broc toutes ces misères, toutes ces aventures, qui dépasseraient de beaucoup, même en les abrégant, les bornes de cet article. Il faut se rendre compte du courage héroïque de M^{me} de Falaiseau, qui n'a qu'une pensée: rejoindre son mari, le faire rayer de la liste des émigrés, vendre les biens qui leur restaient et sauver quelque fortune pour ses enfants, affranchir sa mère et sa sœur des périls auxquels les exposait leur qualité de parentes d'émigrés. Ses efforts sont inutiles. Elle a seulement le bonheur de retrouver son mari. Et tous deux, avec leurs enfants, courent les routes de l'exil, de la Haye à Amsterdam, d'Amsterdam à Hambourg, fuyant devant l'armée française victorieuse et devant la proscription, exposés à la maladie et à la détresse. En 1800, M. de Falaiseau rentre à Paris. Il est arrêté et mis en prison comme émigré. Il ne sort de captivité que pour voir mourir son fils aîné. Enfin en 1801, il obtient sa radiation et ramasse quelques épaves de sa fortune. De 50,000 livres de rente, il est réduit à

3,981 francs. Il est nommé receveur des Droits réunis à Tournon et, en 1811, est élu député. En 1812, sa femme, qui lui avait donné toutes les preuves d'un dévouement admirable, meurt d'une fin chrétienne et résignée. Sa tâche était finie. Elle avait eu, pour lutter contre les difficultés de l'existence, la foi qui peut seule relever et fortifier les âmes.

HENRI WELSCHINGER.

VIEUX DONJON

I

M^{me} Bertault affermit ses lunettes sur son nez et se renfonça dans la bergère près de sa fenêtre, pour lire une lettre qu'elle venait de recevoir. A l'aide d'une aiguille à tricoter qu'elle fit passer dans le haut de l'enveloppe, elle ouvrit celle-ci sans la froisser; puis elle dit à demi voix, soit pour elle-même, soit pour son chat qui ronronnait à distance, sur un coussin :

« Voyons ce que m'écrit ma nièce Louise. »

Elle lut : « Ma chère tante, je vous écris le cœur « bien triste dans cette grande maison toujours si « vide depuis la mort de mon père! Maman est par- « tie ce matin, pour aller passer quelque temps à « Paris, auprès de ma sœur qui est souffrante, et « qui la réclame. Elle n'a pas voulu m'emmener. « Maman dit que je suis inutile chez ma sœur, et « que je suis bien d'âge à rester ici à la maison, « avec les domestiques. Mais, comme cela m'attriste, « je lui ai demandé si je pourrais aller passer quel- « ques jours chez vous, dans le cas où je ne vous « gênerais pas; elle me l'a permis.

« Je vous prie donc, ma chère tante, de me dire « si cela est possible. J'aimerais bien à causer avec « vous, qui êtes toujours si bonne pour moi!

« En attendant votre réponse, je vous embrasse « bien tendrement, ma chère tante, comme je vous « aime. Votre nièce dévouée,

« LOUISE CHANTELEUX.

« Dijon, 26 avril. »

« Ah! pauvre Louise! s'écria M^{me} Bertault. Elle n'a jamais été la préférée de sa mère, mais la laisser ainsi toute seule, c'est vraiment bien dur; certainement, il faut qu'elle vienne auprès de moi. »

Et l'excellente femme, son cœur conduisant sa main, se mit à écrire une pressante invitation à sa nièce : « Tu auras ma lettre demain matin, lui disait-elle; si tu peux partir de manière à arriver ici à « 6 heures et demie du soir, je serai bien contente. « En ce cas n'écris pas, tu me trouveras demain « soir à la gare. »

M^{me} Bertault habitait une petite ville du Jura

qu'une nouvelle ligne de chemin de fer avait mise depuis peu en communication assez prompte avec Dijon. M. Bertault avait été de longues années juge dans cette petite ville où il s'était marié, et sa veuve comptait aussi y finir ses jours. N'ayant jamais eu d'enfants, M^{me} Bertault avait concentré toute son affection sur son mari, et avait failli mourir elle-même de douleur en le perdant. Peu à peu elle s'était résignée à sa solitude; elle avait une piété douce, elle s'occupait de bonnes œuvres avec le curé de sa paroisse. Elle jouissait d'une quinzaine de mille livres de rentes, ce qui, dans le pays qu'elle habitait, lui donnait une belle aisance. M^{me} Bertault était née Chanteleux. Son cousin-germain, Louis Chanteleux, le père de Louise, fixé à Dijon, avait hérité d'une fortune beaucoup plus considérable que celle de ses cousins du Jura.

Le lendemain, après l'échange de lettres dont nous venons de parler, M^{me} Bertault était à la gare de sa petite ville, avant 6 heures et demie du soir. Cette ligne secondaire de chemin de fer n'était jamais encombrée de voyageurs, et il ne fut pas difficile de distinguer, parmi ceux qui descendaient du train, une jeune personne de grande et jolie taille, vêtue de deuil. M^{me} Bertault s'avança vivement vers elle et la reçut dans ses bras.

« Ma chère Louise!

— Ma bonne tante! » furent leurs premières exclamations; et tout de suite de grosses larmes remplirent les yeux de Louise et coulèrent sur ses joues.

« Qu'as-tu donc, ma pauvre enfant? dit M^{me} Bertault que l'émotion gagnait aussi.

— Ah! ma tante, je ne vous ai pas vue depuis que vous êtes venue à Dijon pour l'enterrement de mon père, il y a un an! Je ne puis m'empêcher d'y penser.

— J'y pense bien aussi, Louise, mais ne pleure pas comme cela.... Nous irons chez moi, à pied, veux-tu? La soirée est si belle! Tiens, voilà mon vieux domestique, Baptiste, qui s'occupera de ton bagage. Donne-lui ton bulletin, et prends mon bras. »

La marche et l'air frais firent du bien à la jeune voyageuse; bientôt ses yeux se séchèrent, et un joli sourire erra sur ses lèvres. Louise Chanteleux n'était pas régulièrement jolie; mais ses yeux bruns très doux, une bouche gracieuse, ornée de belles dents blanches, et un teint très pur la rendaient agréable, ainsi que l'élégance de sa taille et de ses mouvements.

Elle n'était pas venue chez sa tante depuis son enfance, qui remontait déjà loin, car elle avait vingt-sept ans; mais, en arrivant à la maison de M^{me} Bertault, elle en reconnut tous les détails, et les vieux meubles toujours brillants de propreté. Louise ne manqua pas non plus de mentionner avec sentiment

le souvenir de son bon oncle, ce qui provoqua l'attendrissement de M^{me} Bertault.

Après le dîner, les deux femmes étant assises l'une près de l'autre dans le petit salon, leur conversation devint encore plus intime. Louise avait déjà traversé des épreuves, elle n'avait jamais l'occasion de s'épancher avec personne, et, se trouvant maintenant auprès de sa bonne parente au cœur si affectueux, à la parole si discrète, elle la prit naturellement pour sa confidente. Le gros chagrin de sa vie était la perte de son père, dont elle portait encore le deuil; mais, avant cet événement, elle avait déjà subi plus d'une peine. Sa tante s'en doutait quoique Louise ne lui en eût jamais parlé dans ses lettres. M^{me} Bertault n'ignorait pas non plus que le père de Louise n'avait pas rencontré le bonheur dans son mariage.

Jeune magistrat et possesseur d'une large fortune, Louis Chanteleux s'était passionnément épris d'une belle personne, appartenant à l'aristocratie bourguignonne. D'abord M^{lle} de Lérailles avait rejeté ses hommages avec dédain, parce qu'il n'était pas noble, et qu'il sortait seulement d'une honorable famille de robe. Mais M^{lle} de Lérailles, qui n'avait pas le sou, vit les années s'écouler et faner quelque peu sa beauté, sans qu'elle trouvât d'autre époux. Elle rabattit alors de ses prétentions, et M. Chanteleux s'étant de nouveau présenté, elle lui accorda sa main. Il comptait gagner son cœur par tant de constance et de générosité: il se trompait. Une fois mariée, M^{me} Chanteleux, née de Lérailles, n'eut pour son mari que froideur et dédain. Elle affectait de se séparer des parents et des amis du magistrat, et de s'excuser en quelque sorte, auprès de son monde à elle, de la mésalliance qu'elle avait subie. Dépensant grand train les revenus de ce mari trop débonnaire, elle le reléguait, lui, au second plan, sans lui témoigner la moindre reconnaissance.

Bientôt elle enveloppa dans la même disgrâce sa fille aînée, Louise qui ressemblait beaucoup à M. Chanteleux de traits et de caractère. Au contraire, la fille cadette, Marguerite, devint la favorite de sa mère, dont elle reproduisait la beauté aristocratique.

M^{me} Bertault avait su tout cela, quoiqu'elle vît rarement son altière cousine, et son bon cœur s'était ému plus d'une fois à la pensée des injustices auxquelles Louise était en butte. Naturellement celle-ci s'était d'autant plus attachée à son père, que l'un et l'autre étaient plus négligés par M^{me} Chanteleux et par Marguerite. Aussi parlait-elle de la perte de ce père chéri avec une expression navrante.

Après avoir sincèrement compati à sa douleur, M^{me} Bertault lui dit:

« Tu devrais te marier maintenant, ma bonne Louise, et pourquoi ne l'es-tu pas déjà?

— Pourquoi ne le suis-je pas encore ? répondit Louise. Je puis bien vous le confier à vous ! »

Elle fit une pause, comme pour se recueillir, puis elle reprit :

« Il y a huit ans, à l'âge de dix-neuf ans, j'ai fait mes débuts dans le monde, avec ma sœur qui avait dix-sept ans parce que ma mère n'avait pas voulu me mener seule la première. J'étais assez contente d'avoir une jolie toilette et d'aller danser ; mais une amère déception m'attendait. Ma sœur, jolie et charmante, eut les plus grands succès ; tous les jeunes gens papillonnaient autour d'elle ; elle les accueillait avec une grâce, mêlée de coquetterie et de naïveté, qui les enchaînait encore davantage ; et moi, bien souvent délaissée sur ma chaise, j'avais le loisir de réfléchir aux avantages de la beauté et aux inconvénients de la laideur.

— De la laideur ! interrompit M^{me} Bertault. Ta sœur est plus belle que toi, c'est possible, mais je t'assure que je te trouve jolie !

— Oh ! ma tante, vous êtes indulgente ! Il y a certainement des femmes moins bien que moi, physiquement ; mais je vous assure qu'à ce moment-là je ne plaisais guère. J'étais aussi trop froide et trop guindée. Ne croyez pas que je fusse jalouse de Marguerite, je l'aimais trop pour cela ! Seulement j'aurais voulu avoir ma petite part d'hommages et de sympathie, et ce qu'on m'en donnait était si maigre ! J'ai donc beaucoup souffert d'abord dans mon amour-propre. Cependant, l'année d'après, j'étais plus raisonnable, j'étais devenue plus aimable aussi. Je me disais que je trouverais bien un honnête homme qui m'apprécierait pour d'autres qualités que pour ma figure. J'allais avoir une nouvelle déception...

— Comment cela, Louise ?

— On avait déjà plusieurs fois demandé Marguerite en mariage : elle ne faisait qu'en rire ; pour moi il n'était question de rien. Mon père, dans cette circonstance seulement, essaya de tenir tête à ma mère ; il lui déclara qu'il voulait me marier la première, et, comme personne ne se présentait à Dijon même, il arrangea un mariage pour moi, par l'intermédiaire d'un ami, avec un jeune homme de Paris, un peu moins riche que moi, mais dont on faisait le plus grand éloge. Tout étant convenu, il arriva à Dijon pour m'être présenté. Marguerite était allée passer quelques jours à la campagne chez une parente. Je vis le jeune homme, il me convint ; il me parut que je lui produisais aussi une bonne impression. On le garda à dîner, j'étais très satisfaite. Le lendemain soir, il vint de nouveau à la maison. Marguerite était de retour, et elle entra dans le salon : il en fut ébloui. Bientôt il ne s'occupa plus que d'elle... Enfin, ma chère tante, au bout de peu de jours, il nous fit dire par un tiers qu'il

était amoureux fou de Marguerite et ne pouvait plus songer à en épouser une autre...

— Oh ! ma pauvre Louise ! mais tu n'as pas dû le regretter après une telle conduite ?

— Je n'ai pas regretté sa personne, quoique j'aie éprouvé une surprise très pénible. Marguerite, du reste, a été très gentille pour moi : elle a déclaré qu'elle n'épouserait jamais un pareil infidèle, et il est reparti avec la honte de son procédé. Mais, après cette expérience, mon père a été pris comme moi d'un grand découragement ; il n'a plus parlé de me marier la première, et, peu de temps après, le vicomte de Geldré, ayant demandé la main de Marguerite, a été agréé, comme vous le savez. Je crois qu'elle l'a choisi surtout pour le plaisir d'être vicomtesse, et ma mère de même. Il faisait étalage d'une grande passion pour Marguerite ; mais je crains qu'il n'ait été séduit autant par sa dot que par sa beauté. Il n'était pas dans une situation aussi brillante qu'on l'avait cru d'abord.

— Vraiment ? fit la tante.

— Oh ! pas du tout ! Et puis la vie de Paris, où ils passent plus de la moitié de l'année, est ruineuse pour lui et pour ma sœur. Marguerite s'y plaît énormément cependant, et ma mère aussi quand elle va les voir ; mais leur grand train les a souvent mis en de tels embarras, que mon père a dû payer plusieurs fois de fortes sommes, en dehors de la dot qu'il avait donnée à Marguerite.

— Est-ce possible ? mais maintenant ils ont hérité de ton père. Et sans indiscretion, Louise, puis-je te demander quelle est ta dot ?

— Mon père, par son testament, répondit Louise, m'a laissé vingt-cinq mille livres de rentes que je dois toucher moi-même, avec la libre disposition du capital, puisque je suis majeure. Marguerite en a autant. De plus, ma sœur et moi, nous sommes propriétaires du reste de la fortune de mon père, c'est-à-dire de plus d'un million, dont ma mère touchera les revenus sa vie durant, mais sans qu'elle puisse disposer du capital, chose que maman a paru trouver très offensante pour elle.

— Elle n'est pourtant pas mal partagée ! fit M^{me} Bertault. Mais certainement, Louise, tu as dû être demandée encore après le mariage de ta sœur ?

— Oui, ma tante, et souvent même. Alors c'est moi qui n'ai pas voulu me marier. C'est fini, maintenant, je suis désenchantée, je suis méfiante. Étant persuadée qu'on me recherche uniquement pour ma fortune, plutôt que de me marier ainsi, je resterai fille, à moins d'une rencontre miraculeuse, qui me fasse trouver un homme tout à fait désintéressé, ignorant la fortune que je puis avoir. Mais comment espérer un tel miracle ?

— Tu devrais, ma chère enfant, renoncer à tes méfiances exagérées ; laisse-moi te le dire, main-

tenant surtout que tu n'as plus ton père, tu devrais faire choix d'un honnête homme...

— Je devrais le faire surtout à cause de ma mère, car je vois bien maintenant que tout son désir est de passer le plus possible de son temps auprès de Marguerite. Cela plairait aussi à mon beau-frère, car il y trouverait un grand secours pour sa dépense. Je suis un obstacle à leur désir, et j'en souffre; mais je ne veux pourtant pas me sacrifier... D'un autre côté, n'ayant pas la vocation religieuse, je suis un pauvre être déclassé, à charge à lui-même et aux autres. Si ma mère est partie sans moi l'autre jour, c'est qu'elle était fort irritée à cause d'une proposition de mariage, que je venais encore de refuser. »

La voix de la jeune fille s'éteignit en prononçant ces derniers mots, et de grosses larmes roulèrent sur ses joues, attestant la tristesse de son cœur.

« Allons, allons ! dit la bonne tante, émue de compassion, tu ne sais plus ce que tu dis ! Tu es fatiguée d'abord, tu es surmenée par ta journée ! Viens te coucher, tâche de chasser tes papillons noirs, et demain, au grand jour, tu verras que tu seras plus gaie ! »

Louise se laissa faire, et, réconfortée par cette affection à laquelle elle n'était pas habituée, elle dormit en effet d'un bon sommeil.

— La suite prochainement. — M. VERDIER.

PAROLES D'OR

Louons rarement et toujours à propos : la louange est un poison perfide quand elle est autre chose qu'un encouragement à mieux faire.

DESCURT.

C'est avec le cœur que l'on se lie ; mais c'est avec le caractère que l'on reste ami.

VALGÈRE.

La mesure est une qualité rare qui n'appartient qu'aux sages et aux forts.

VALEYRE.

La patience a ses lauriers comme le courage, et les succès qu'on en obtient valent bien tout ce qu'on peut y mettre de temps, de labour et de savoir.

RÉVEILLÉ-PARISE.

CHRONIQUE

La consécration du Commerce et de l'Industrie au Sacré-Cœur a eu lieu pour la cinquième fois dimanche dernier à la basilique de Montmartre. Gros industriels, petits commerçants, employés, ouvriers, toutes les classes du travail se trouvaient mêlées à

cette cérémonie dans un même sentiment de foi et d'amour. Le chœur de l'église contenait trois drapeaux aux couleurs nationales. Celui du syndicat des employés et celui des Croix de province portaient dans leurs plis le Sacré-Cœur, cette image que Jésus-Christ voulut voir arborer sur les étendards de la France. Sur le drapeau de la société Jeanne-d'Arc sont artistement brodées les armes de la Pucelle d'Orléans. La bannière de la chorale Saint-Victor dont nous avons si souvent parlé est également là avec ses armoiries : un fier coq hardi, chantant la victoire, justifiant la devise de l'écusson : *Gallo canente, spes redit*. Saluons aussi la bannière des cercles catholiques de Fontainebleau. Nous aimons d'un amour particulier ce gonfanon de soie blanche, avec sa croix d'or aux deux rayons plantée au-dessus des mots que Constantin lut dans le ciel sous le signe rédempteur : *In hoc signo vinces*. Cette bannière est le premier drapeau des hommes d'œuvre, elle fut la première sur le champ de bataille, elle a donné l'élan aux autres étendards. Elle a abrité notre jeunesse, connu les enthousiasmes de notre adolescence, plié notre cœur à s'intéresser aux pauvres; elle nous a conduit depuis treize ans d'œuvre en œuvre jusqu'à notre *Union fraternelle du Commerce et de l'Industrie*, et voilà comment nous sommes arrivé à être le secrétaire de cette association au lieu de vivre tranquille dans une administration, au lieu de batailler dans les journaux, au lieu de faire fortune ou faillite dans les affaires.

La nuit d'adoration a été encore plus nombreuse cette fois que l'année dernière. A chaque heure, vingt hommes priaient devant le Saint-Sacrement. Nous avons eu le bonheur d'inaugurer l'adoration nocturne dans la basilique même du Sacré-Cœur. Jusqu'à samedi dernier, c'était à la chapelle provisoire que se passait la veillée. La belle garde d'honneur fournie par l'*Union fraternelle* était enchanée de sa nuit. Il fait si bon prier quand tout repose, dans le calme et l'isolement.

A minuit, les chants commencent pour ne plus cesser. Les délégations de Châlons, de Fontainebleau, arrivent et se trouvent fort étonnées de ces chants qui ajoutent à l'émotion des adorateurs. Cette attention est due à M. Gaubert, le directeur de la nuit. Le digne président de la chorale Saint-Victor a l'imagination féconde, et il nous réserve d'autres heureuses surprises.

A cinq heures, la communion générale des veilleurs conduit plus de deux cents chrétiens à la table sainte.

La messe de consécration est célébrée par le cardinal. Le monument est trop étroit pour contenir la foule; la nef est presque entièrement composée d'hommes auxquels le R. P. Lallemand fait une

vibrante allocution sur la grande force que donne la fraternité.

Nous avons déjà raconté ici quel imposant spectacle offrait la lecture de l'acte de consécration, hommage rédigé spécialement pour les membres de l'*Union fraternelle*. Au moment voulu, M. Harmel, notre président, gravit, suivi de son comité, les marches du chœur. Presque tous ses conseillers occupent un haut rang dans l'industrie ou le commerce. Ce sont bien les représentants des patrons chrétiens. Quand ils commencent leur lecture, la foule se met aussitôt à les suivre, et des milliers de voix scandent avec un ensemble merveilleux la prière qui demande miséricorde, l'hommage qui met sous la protection divine les familles, les maisons de tous ces hommes vivant de leur travail.

Cet ensemble marque combien les assistants participent aux intentions des organisateurs de cette fête. Elle a été fondée pour eux; mais ce sont eux qui semblent en faire leur chose, et leurs voix, se mêlant aux voix de nos chanteurs, les dominant, soutenues par la musique des Frères de Saint-Jean de Dieu, chantent: *Pitié, mon Dieu!* récitent le *Credo*, entonnent le *Magnificat*, de manière que c'est bien le peuple, le peuple catholique, qui demande miséricorde, qui prononce l'acte de croyance, qui célèbre la gloire de la Vierge Marie, qui donne à la cérémonie son véritable caractère.

L'impression causée par les morceaux d'orchestre est profonde. Quels artistes que ces jeunes gens! Ils ont séduit les amateurs les plus difficiles par l'art avec lequel ils ont rendu les nuances les plus délicates des œuvres qu'ils interprétaient. Quand leur maître et leur ami, M. Josset, leur a fait jouer le *Triomphe du Christ*, il fallait voir l'étonnement de l'auditoire! Le chef d'orchestre avait déjà émerveillé la foule; le compositeur enleva avec autant de facilité son admiration. M. Harmel voulut remercier lui-même nos amis de Saint-Jean de Dieu, et nous nous sommes bien promis de leur rendre encore une plus longue visite dans leur maison de la rue Lecourbe.

Après la fête religieuse, le repas de l'*Union fraternelle* commençait gaiement, quand une visite inattendue vint lui montrer quelle estime et quelle affection le cardinal de Paris lui portait. Mgr Richard est en effet arrivé au milieu de nous pour bénir nos tables. Il nous redit, ce qu'il nous avait déjà conseillé dans son allocution à la messe: « Continuez, persévérez! »

Pendant ces agapes fraternelles et frugales, M. Harmel prononça un éloquent discours sur l'Annuaire de l'*Union*. Il en montra la portée religieuse, économique et professionnelle, en paroles vibrantes. Le nouveau chapelain de la basilique, le R. P. Lemius, prit ensuite la parole. Il fit du coup la conquête de tous les cœurs. Il prêcha la confiance,

l'espoir, l'amour du Sacré-Cœur, et il sut inspirer à tous les espérances de son âme.

Une retraite a terminé toutes ces manifestations. Le lundi soir, à Clamart, les patrons chrétiens se sont retrouvés, et ils ont passé plusieurs jours ensemble, en compagnie de leur aumônier, le R. P. de Bigault. Le vaillant Père est l'âme de l'*Union fraternelle*, qu'il soutient de conseils pratiques et pleins de cœur. On le trouve toujours quand il s'agit de vaincre un découragement, de faire tomber un malentendu, de réparer une faute, de fortifier une volonté. Avec de pareils guides, l'œuvre triomphera. Elle a pour elle des hommes de travail, des hommes d'expérience, des hommes de cœur et des hommes de foi. Que ne peut-on tenter dans de semblables conditions!

., Pour eux, nous allons prendre le bâton de voyage. Nous visiterons la Normandie, la Bretagne, le Maine, l'Anjou, peut-être aussi les provinces de l'Est. Pourrons-nous dès lors continuer les causeries que nous faisons chaque semaine à nos amis depuis deux ans? Oui, peut-être, s'ils agréent quelques notes de voyageur jetées comme à la précédente chronique sur le marbre d'un café ou dans une chambre d'hôtel. Les journaux nous permettront toujours de signaler les fréquentes bêtises de l'humanité et ses rares beautés. Ailleurs qu'à Paris, nous trouverons des cochers qui font grève, de braves gens dont les aigrefins se moquent, des aigrefins dont les tribunaux finissent par s'occuper, des voleurs révéérés des gendarmes. Après quoi, nous verrons à rejoindre le cher foyer et à revivre de cette bonne vie d'intérieur que les excursions les plus charmantes vous font encore mieux goûter.

HYACINTHE LE FRANG.

Un accident survenu au manuscrit de *Piccolina* nous empêche, à notre grand regret, de continuer la publication du roman de M^{lle} MARIE ALFRED-NETTEMMENT.

PRIME DU MOIS

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

Contenant la géographie physique, politique, historique, administrative, agricole, industrielle et commerciale de chaque pays, la description des frontières des principaux États et des notions sur le climat, les productions naturelles, l'ethnographie, les langues et les religions; par L. DUSSIEUX, professeur honoraire à l'École de Saint-Cyr.

1 vol. grand in-8 de 1184 pages, relié en toile : au lieu de 17 fr. 80, pris aux bureaux : 7 fr., et franco par colis postal : 7 fr. 85.

PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT

CONCOURS DU 31 JUILLET

N° 1140. — *Proverbe à trouver*, par Vainqueur et Anémone, dédié à Bruyère de Bretagne.

A l'ombre du manoir, une foule accourue
Aux jeux naïfs du temps s'adonne et s'évertue,
Et, dans la cour d'honneur, les juges du tournoi
Vont rendre leur verdict et proclamer le roi.
Le front ceint de rougeur, plus d'une noble dame,
En battant des deux mains, d'avance le proclame.
Mais lui, la lance au poing, modeste autant que preux,
Craint encor du hasard la malice et les jeux.
Enfin, son nom résonne et sa gloire est connue!
Couvert de son armure, il reçoit, tête nue,
Le laurier du vainqueur taillé dans l'or massif.
Nobles, vilains, chacun l'enxie et le regarde.
Mais il se sent plus fier du geste que hasarde
Sa blonde fiancée, au sourire expressif.

N° 1141. — *Récréation mathématique*,
par Blondinette-Picarde.

Un marchand d'oranges envoie ses trois fils à la vente,
donnant au plus jeune 10 oranges, au second 30, et à
l'aîné 50, avec obligation de les vendre au même prix et
de rapporter le même argent. Comment les jeunes gens
pourront-ils s'y prendre?

N° 1142. — *Devinettes plaisantes*, par Katie.

Que faut-il ajouter à un anneau pour en faire un pan-
neau? — Quel est l'oiseau dont le chant se trouve dans
le ton le plus naturel? — Pourquoi a-t-on dit qu'un sou-
verain pouvait être compris dans la grève des cochers?

N° 1143. — *Acrostiche géographique*,
par Bruyère de Bretagne.

Trouver, avec les initiales des mots répondant aux dés-
ignations suivantes, une ville du Japon.

Ville d'Espagne.	Ville d'Islande.
— de Crimée.	— de Russie.
— d'Autriche.	— d'Italie.
— de Hollande.	

N° 1144. — *Métagramme*, par Bouta de Chissay.

Sert à la ménagère, babil, petite charrette, bécassine,
papetier, député, assemblage de choses, petit piquet.

N° 1145. — *Mots carrés*, par Chauté.

I	x	I	x	S	x	I	x
x	A	x	E	O	x	D	x
I	x	E	x	x	D	x	S
x	E	x	E	R	x	S	x

N° 1146. — *Mots en étoiles*, par L. de Nohère.

Grand fleuve et département, rivière et département,
autre cours d'eau, ville idolâtre. — Lettre du centre : o.

N° 1147. — *Charade sans orthographe*,
par le Vieux Professeur, dédiée à Paquerotte des Bois.

Un lapin qui fit sur l'herbette
Mon premier, souvent le répète
Dans les bois;
Mais parfois, tandis qu'il agit
Mon second, il se précipite
En mon trois!
Pour toi, cherchant mon quatrième,
Tu trouves mon tout en Carême
quelquefois.

SOLUTIONS JUSTES DU 27 MAI 1893

Bruyère de Bretagne, Marie-Renée, Katie, Louky, L. de
Nohère, Myriam, Pampres, Stello, Rose des Alpes,
l'Ermite du Busca, Charité, Vainqueur, Anémone, Petit
Mousse et Gazonillette, les quatre fils Aymon, Salut et
Révérence, Lilas blanc, Finaud et Préfer, Fleur de Mai,
Fleur des Bois, M^{lle} Gabrielle Lehideux, Amas d'étoiles,
Lisbeth, Petite Cruche, Hirondelle et Jeanne Moine O, les
Abonnés du château du Breuil, Henri et Jeanne, Lucy et
Marthe, Libellule, Blondinette-Picarde, une Famille de
la Sarthe, Lueur et Ombre.

SOLUTION DES PROBLÈMES DU 27 MAI

N° 1113. — *Récréation mathématique*.

Le nombre est 86.

N° 1114. — *Charade*.

Abois.

N° 1115. — *Question historique*.

De Cromwel.

N° 1116. — *Triangle*.

P A R A P L U I E
A B A I L A R D
R A N G E A I
A I G R I R
P L E I N
L A A R
U R I
I D
E

N° 1117. — *Mots en coque*.

S
S U D
S E M I R A M I S
A N U B I S
C A G O T
N I
R

N° 1118. — *Métagramme quadruple*.

1^o Loire, boire, Coire, foire, moire, noire, poire, voire.
2^o Loir, noir, soir, voir.
3^o Loi, coi, foi, moi, soi, toi, roi.
4^o Lô (Saint), eo, eo, do, Fo, Oo, Pô, lo, ho!

N° 1119. — *Charade*.

Amen, Ite. — Aménité.

Abonnement des 1^{er} avril, 1^{er} octobre, 1^{er} janvier: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° au bureau 20 c., par la poste, 25 c.
Les volumes commencent le 1^{er} Avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les Samedis.

VICTOR LECOFFRE, ÉDITEUR, 90, RUE BONAPARTE. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17, PARIS.